

INDISCIPLINES

# Raconter le paysage de la recherche

Catherine Mougenot

*Préface de Bernard Chevassus-au-Louis*



éditions  
Quæ



# **Raconter le paysage de la recherche**

Projet soutenu par le ministère de l'Écologie, du Développement durable, des Transports et du Logement dans le cadre du programme incitatif de recherche « Action publique, agriculture et biodiversité » (Diva) conduit par la Direction de la recherche et de l'innovation du Commissariat général au développement durable, et dont l'animation scientifique est réalisée par l'Inra.



INDISCIPLINES

# Raconter le paysage de la recherche

Catherine Mougenot

Préface de Bernard Chevassus-au-Louis

éditions  
Quæ

La collection « Indisciplines » fondée par Jean-Marie Legay dans le cadre de l'association « Natures Sciences Sociétés-Dialogues » est aujourd'hui dirigée par Marie Roué. Dans la même orientation interdisciplinaire que la revue *NSS*, cette collection entend traiter des rapports que, consciemment ou non, les sociétés entretiennent avec leur environnement naturel et transformé à travers des relations directes, des représentations ou des usages. Elle mobilise les sciences de la terre, de la vie, de la société, des ingénieurs et toutes les démarches de recherche, éthique comprise. Elle s'intéresse tout particulièrement aux questions environnementales qui interpellent nos sociétés aujourd'hui, qu'elles soient abordées dans leur globalité ou analysées dans leurs dimensions les plus locales.

Le comité éditorial examinera avec attention toutes les propositions d'auteurs ou de collectifs qui ont adopté une démarche interdisciplinaire pour traiter de la complexité.

## Remerciements

à D. Armand, V. Barre, J. Baudry, M. Berlan, J. Bertrand, J-P. Billaud, C. Birard, S. Bobbé, H. Brive, V. Bretagnolle, F. Burel, T. Buronfosse, A. Butet, A. Caron, A. Cattan, P. Cozic, P. Cruz, H. Décamps, J.P. Deffontaines, Y. Delettre, F. Di Pietro, L. Dobremez, F. Drugman, D. Dutoit, A. Ernoult, A. Fargue-Lelièvre, P. Fleury, E. Guisepelli, S. Houte, P. Inchausti, D. Jamart, A. Javelle, C. Lamine, R Larrère, J. Lasseur, D. Le Coeur, E. Lecrivain, F. Léger, J. Lepart, S. Maljean-Dubois, P. Marmonier, P. Marty, V. Michel, P. Migot, A. Million, P. Moquay, J.B. Narcy, Y. Pauthenet, S. Petit, X. Poux, F. Papy, L. Payant, Y. Rantier, L. Roy, F. Sarrazin, P. Stassart, P. Steyaert, J-P. Theau, C. Thenail, et E. Truilbé-Marengo qui ont été des complices très actifs dans la rédaction du texte qui suit. Je les considère comme mes co-auteurs. Sans eux, le livre n'existe pas. Je remercie particulièrement Henri Décamps, Véronique Barre et Jacques Baudry qui ont cru à cette aventure avant même qu'elle ne débute. Et plus tard, les conseils toniques de Dominique Pèlerin m'ont apporté un encouragement inattendu.

*Les chemins que nous empruntons sont éclairés par des guirlandes d'histoires...  
Ce n'est pas sur les bancs de l'université que j'ai commencé à croire à cette idée,  
mais plutôt en écoutant les récits intarissables de Marguerite et Lucie.*





# Préface

La réflexion que nous propose Catherine Mougenot est rare, atypique. On pourrait même la qualifier « d'anormale », au sens où la notion de norme et, surtout, de discours normatif, lui est totalement, et délibérément, étrangère.

Il est en effet de bon ton quand on s'intéresse à la science, à son organisation, à son évaluation, d'adopter un certain nombre de « points de vue », que nous résumerons à grands traits. Le premier est de considérer la science sous l'angle de ses résultats, de ses acquis. Pour beaucoup, la science, c'est ce que l'on sait. S'intéresser plutôt à la manière dont les « faits sont faits » – pour reprendre une expression de Bruno Latour – peut apparaître anecdotique, voir suspect : en examinant la dimension historique, et donc éventuellement contingente, de l'élaboration des savoirs, ne risque-t-on pas de remettre en cause, volontairement ou non, la solidité de l'édifice ? Autre point de vue classique, l'analyse de l'organisation de la communauté scientifique se doit de prendre en compte au premier chef l'ossature que représentent les disciplines scientifiques, qu'il s'agisse d'étudier leurs génèses, leurs recompositions, leurs vies internes ou leurs dialogues. Enfin, parler d'évaluation, c'est nécessairement sacrifier au culte du chiffre, du dénombrement, du graphe, du classement et couronner si possible le tout en énonçant, tel un moderne oracle, l'une des trois premières lettres de l'alphabet.

Or, c'est dans une toute autre direction que nous entraîne Catherine Mougenot, vers les sentiers parfois à peine tracés d'une « science buissonnière ». D'emblée, il s'agit d'explorer comment se choisit un objet de recherche, un terrain, comment on se l'approprie, on le défend, on le partage éventuellement, et ceci à travers des récits, des histoires pleines de doutes, de subjectivité, de souvenirs issus parfois de l'enfance. De chiffres, on n'en trouvera pas, si ce n'est quelques dates-repères qui renforcent encore le côté « histoire » de ce texte. Et quand on en vient à l'organisation ou au dialogue des disciplines, la terminologie subtile qu'adoptent les « vrais » spécialistes du sujet – multi-, pluri-, trans-, interdisciplinarité – est présentée comme « des mots inutiles dans (les) conversations ».

À lire cette entrée en matière, on pourrait s'attendre à un texte polémique, à un discours à charge qui dénoncerait les limites et les illusions du « modèle dominant » de la science, tant dans ses méthodes que dans ses résultats. Ce genre littéraire est déjà bien fourni mais, et c'est ce qui en fait son caractère précieux, ce n'est pas la

voie qu'emprunte cette réflexion. On trouve, au contraire, une approche par touches fines, nuances, propositions de reformulation dépassant des clivages classiques tels que faits *vs* opinions, objectivité *vs* subjectivité, neutralité *vs* engagement, une approche qui ne cherche pas à conclure mais à capter l'essence des choses, à relancer la réflexion. Loin de l'esprit de géométrie, on est donc ici dans l'exercice de l'esprit de finesse cher à Blaise Pascal.

Ainsi, pour parler de l'approche de la biodiversité, ne faudrait-il pas parler davantage de « sensibilité », de « familiarité », sans abandonner pour autant l'exigence de scientificité ? Ne faudrait-il pas identifier « ce qui compte » pour un chercheur sans prétendre pour autant que « cela explique » ses choix ? Autre exemple, lorsqu'est évoquée l'hypothèse que « faire du terrain » créerait entre chercheurs des convergences qui transcenderaient les distinctions savantes entre les différents « modèles de recherche » – fondés respectivement sur l'expérimentation, l'observation ou l'action – la proposition faite est « répondre à cette question ne consistera pas pour moi à dire oui ou non... mais plutôt : faisons-en l'expérience ». Dernier exemple de ces relances, de ces reformulations, celle qui concerne le « dur » et le « mou » dans le dialogue entre disciplines : il est proposé que ces deux qualificatifs, utilisés généralement pour qualifier des groupes de disciplines – les fameuses « sciences dures » et « sciences molles » – caractérisent plutôt des « lignes de force » de ce dialogue, qui, pour tout chercheur, sépareraient des lignes dures, convictions fortes, certitudes à affirmer, concepts-clés, et des lignes souples, qui peuvent être l'objet de négociations, de reformulations, de compromis.

Chacun, à partir de ces ouvertures, de ces relances, est donc invité à poursuivre sa propre réflexion et à répondre à son tour à l'invite initiatrice de ce travail : « Sommes-nous réflexifs ? ». En assumant à mon tour la subjectivité de ce choix, je développerai trois pistes de réflexion que j'ai particulièrement appréciées.

La première est relative à la notion de « posture », qui revient à plusieurs reprises dans le récit et qui serait une clé pour comprendre, ou du moins approcher, ce qui permet un dialogue interdisciplinaire fructueux ou non entre chercheurs. Cette notion de posture apparaît au travers de phrases comme « on s'est rencontré » ou « c'est une espèce de culture tribale », ou dans la distinction entre chercheurs « simplificateurs » et ceux qu'une telle attitude rebute, ou entre les « normatifs » et ceux qui privilégient « la capacité des systèmes [...] à réagir par eux-mêmes ». Cette hypothèse que des chercheurs de même « posture », mais de disciplines différentes, collaboreront aisément et même plus volontiers que ceux d'une même discipline, mais de postures différentes, mériterait qu'on l'élabore et la mette en débat.

Seconde piste, celle qui explore le concept de la recherche « impliquée », terme issu de la psychologie clinique et introduit pour revisiter la distinction entre les différents types ou modes de recherche. Il apparaît que cette implication n'est pas forcément décidée par le chercheur, qu'elle peut résulter d'événements extérieurs, de sollicitations, de « bifurcations » ; un chercheur peut se retrouver « impliqué », parfois en considérant négativement cet état de fait, sans avoir voulu s'impliquer, et voit soudain ses résultats de recherche pris dans un tourbillon où se mêlent enjeux politiques, stratégies institutionnelles et diversité des rationalités... On est là très

loin des distinctions canoniques entre le fondamental et le finalisé, entre distanciation et engagement, entre recherche-observation et recherche action.

Enfin, je retiendrai l'approche du caractère ambivalent, et donc stimulant, des « objets-valises », des concepts flous comme la biodiversité, qui, à la fois, attirent – car porteurs d'une possible légitimation des travaux qui s'y réfèrent – et suscitent la méfiance – car connotés politiquement et scientifiquement mal définis. On y voit que, autour de ces objets, les disciplines gravitent, cherchent à affirmer leur légitimité, à remodeler leur territoire et que l'interdisciplinarité est aussi, parfois, un combat.

J'aurai pu citer également, parmi les pistes ébauchées que l'on a envie de poursuivre, celle de la relation au terrain, « liaison dangereuse » que l'on se doit de n'évoquer qu'à peine – encore la hantise de la contingence – alors qu'il est souvent pour le chercheur « un lien sensible... qu'il transporte toujours avec lui » ; ou encore l'interrogation sur les techniques agronomiques, « ballotées » entre les sciences biologiques et agronomiques, qui les considèrent comme de la sociologie, et les sciences sociales, qui n'assument guère cette parenté.

Mais laissons la parole à Catherine Mougenot. Lorsqu'il aura parcouru ce texte, le lecteur se demandera sans doute, comme je l'ai fait, quelle est donc « l'histoire » qu'elle a voulu raconter derrière ces multiples récits savamment entrelacés, qu'elle est la « thèse » qu'elle a souhaité implicitement défendre. Car les tableaux, même impressionnistes, ne sont pas assemblages aléatoires de couleurs et c'est de leur agencement subtil que naît l'émotion. Chacun en jugera mais, en reprenant une tournure fréquente de ce texte, j'avancerai : et si... Catherine Mougenot n'avait voulu que faire naître de l'émotion, de la sympathie pour ces êtres étranges et attachants que sont les chercheurs, et si... la seule thèse ne se limitait pas à dire « qu'il faut avant tout apprendre à vivre dans un monde d'entre-deux » ?

Bernard Chevassus-au-Louis



P. Klee, « Chemin principal et chemins latéraux », 1929, huile sur toile, Museum Ludwig, Cologne

# Sommaire

Préface . . . . .	7
Sommés-nous réflexifs ? . . . . .	13
Des histoires dans une trajectoire . . . . .	13
Une animation scientifique ouverte . . . . .	17
Une seconde pression à froid . . . . .	18
Références bibliographiques . . . . .	19
La force du récit . . . . .	21
Raconter la recherche . . . . .	23
<i>Accountability</i> : rendre compte . . . . .	25
Références bibliographiques . . . . .	28
Biodiversité . . . . .	31
Et si la biodiversité était une découverte liée à l'enfance ? . . . . .	32
Et si la biodiversité était une Histoire ? . . . . .	36
Et si la biodiversité était une rencontre ? . . . . .	41
Et si la biodiversité était un objet ? . . . . .	44
Et si la biodiversité était une action ? . . . . .	47
Façons de parler de la biodiversité . . . . .	49
Références bibliographiques . . . . .	51
Terrain . . . . .	53
Le terrain, un format pour la pensée <i>et</i> un lien sensible . . . . .	55
Le terrain de relations sociales à part entière . . . . .	57
Le terrain de relations sociales à part entière (suite) . . . . .	62
Le terrain, laboratoire grandeur nature . . . . .	65
Le terrain, toute <i>une</i> histoire . . . . .	67
Le terrain, scène de liens . . . . .	70
Références bibliographiques . . . . .	71
Interdisciplinarité . . . . .	73
Communautés . . . . .	75
L'agronomie, à la rencontre de l'écologie et de la sociologie . . . . .	75
Ensembles souples et changeants . . . . .	78
Formats . . . . .	80
« Couples » interdisciplinaires . . . . .	84
Rencontres . . . . .	85



Apprendre entre soi, tout en apprenant aux autres . . . . .	85
À la recherche d'une question véritablement « inter » . . . . .	87
Complexité et simplification . . . . .	91
Le « dur » et le « mou » revisités . . . . .	93
Références bibliographiques . . . . .	95
De la recherche à l'action . . . . .	97
Confrontation . . . . .	99
Retranscription intégrale d'une table ronde qui n'a jamais eu lieu . . . . .	99
Recherche impliquée . . . . .	102
Expériences . . . . .	108
De la recherche à l'action publique en train de se faire :	
les mesures agro-environnementales (MAE) . . . . .	111
Lignes intérieures, lignes multiples . . . . .	114
<i>Patchwork</i> . . . . .	116
Références bibliographiques . . . . .	117
Les ficelles du récit . . . . .	119
Les récits et leurs familles . . . . .	120
« Raconter c'est déjà expliquer » . . . . .	121
Expliquer ou rendre compte . . . . .	122
« Raisonner l'avenir » . . . . .	123
Raconter, c'est agir et transformer . . . . .	124
Les récits et leurs compétences . . . . .	125
Ficelle du récit n° 1 : processus de création . . . . .	127
Ficelle du récit n° 2 : mise en scène d'événements racontables . . . . .	128
Ficelle du récit n° 3 : construction d'associations inédites . . . . .	129
Ficelle du récit n° 4 : construction d'une relation entre le temps raconté et le temps racontant . . . . .	130
Ficelle du récit n° 5 : construction d'une relation entre narrateur et auditeurs	132
Des récits légers . . . . .	133
Plaidoyer pour les récits . . . . .	134
Références bibliographiques . . . . .	136

## Sommes-nous réflexifs ?

### *Une animation scientifique du programme de recherche Diva*

P. Moquay, V. Barre, J. Baudry, J.-P. Billaud, H. Décamps et X. Poux

13

La recherche telle qu'elle se pratique, dans toute la richesse des expériences personnelles, des rencontres et des influences, des trajectoires imprévues, c'est cette vision du travail scientifique que nous propose Catherine Mougenot avec ses témoignages parfois surprenants, toujours attachants, reflets de l'exploration – quelque peu « tâtonnante » – des rapports des chercheurs à leur travail. En ce sens, ce livre est bien plus qu'un texte scientifique classique. Sa problématique se construit au fil de récits de chercheurs invités à réfléchir à leur démarche en cours ou accomplie, à partager leurs itinéraires de recherche, leurs questionnements, leurs incertitudes, leurs insatisfactions, leurs nouveaux espoirs. Il fallait toute l'empathie de Catherine Mougenot pour créer un indispensable climat de confiance, de confraternité, de complicité et un grand respect du travail des uns et des autres pour, partant d'un questionnaire personnel « Sommes-nous réflexifs ? », ouvrir sur la richesse humaine de toute recherche scientifique. Cette richesse tient à des histoires dont il nous faut d'abord rappeler les grandes lignes.

### DES HISTOIRES DANS UNE TRAJECTOIRE

En 1971, l'État français s'est doté d'un ministère dont le nom a été modifié à de très nombreuses reprises. À l'époque, ministère de la Protection de la nature et de l'Environnement, il est devenu, au fil du temps, le ministère de l'Écologie, du Développement durable, des Transports et du Logement. Ces étiquettes successives résument à elles seules la complexité des enjeux qui se sont imposés depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Elles traduisent la façon dont la société, ou plus exactement les politiques, peuvent ou veulent y répondre. Rapidement après sa création, ce ministère a souhaité se doter de compétences en matière de recherches et a institué une cellule d'études en sciences sociales, un comité Bruit, un comité Air et un comité Faune et Flore. Ce dernier est devenu en 1979 le comité pour l'Écologie et la gestion du patrimoine naturel, EGPN, présidé successivement par Jean-Claude Lefeuvre et Henri Décamps.

À l'origine du comité EGPN, il y a des questions, des priorités concernant les espèces et les espaces emblématiques et menacés. À l'époque, les réserves sont consi-

dérées comme les derniers refuges pour la faune et la flore sauvages. Les zones agricoles n'ayant à cet égard aucune signification, elles sont regardées, dans le meilleur des cas, comme neutres par rapport aux enjeux de la conservation. Le comité EGPN rassemble des écologues, des personnalités marquées par leur appartenance à des réseaux scientifiques reconnus. Pourtant, un géographe, un sociologue et un agronome font rapidement partie du groupe, de même que des responsables administratifs de la gestion de l'espace. L'ambition du groupe est de « connaître pour mieux gérer ». Une dimension militante affleure donc dans les débats, à la différence de la plupart des institutions scientifiques légitimes du moment. Simultanément, le comité soutient aussi financièrement des recherches fondamentales en divers domaines, notamment en écologie du paysage dont les résultats sont communiqués à la communauté internationale sous la forme d'un numéro spécial de la revue *Landscape Ecology* (Décamps et Lefeuvre, 1992).

Au début des années 1980, le comité EGPN fait figure de « niche » où on parle d'écologie. C'est un espace de dialogue en construction un peu marginal, mais dont les membres partagent nettement l'intuition de travailler sur des problèmes dont l'importance ira grandissant. Rapidement, les sujets à traiter se multiplient et le comité EGPN se fractionne. Chaque sous-groupe spécialisé comprend désormais des scientifiques réunis en comité scientifique et des gestionnaires réunis en comité d'orientation, une séparation instituée pour distinguer clairement l'évaluation scientifique et les choix politiques. Et surtout, il apparaît que l'agriculture ne peut plus rester à la porte des débats. Avec l'enjeu émergent de la déprise agricole, la nature ordinaire devient le cœur des préoccupations, exigeant de nouvelles connaissances et l'intégration de nouvelles disciplines scientifiques.

À sa manière, le comité EGPN peut être considéré comme un véritable « laboratoire » de recherche acceptant la confrontation des disciplines. Dans la foulée de ses premiers travaux, le ministère engagera plusieurs programmes scientifiques, avec des équipes de plus en plus diversifiées et des questionnements toujours plus larges :

- à la fin des années 1980, avec la montée des préoccupations liées à la déprise agricole, un appel à proposition de recherche est lancé à la suite d'un premier séminaire de réflexion tenu à Florac. Un programme plaçant au cœur de ses débats la question de la friche débouchera sur la publication d'une publication *Écologie et friche dans les paysages agricoles* (Baudry et Acx, 1993) ;
- en 1976, des travaux sur la haie et son rôle écologique avaient donné lieu à un colloque précurseur. Cette problématique ressurgit dans les années 1990 dans un programme portant sur les structures linéaires boisées que clôturera un colloque à Rennes en 1997 et un ouvrage collectif : *De la haie au bocage* (Baudry et Jouin, 2003) ;
- parallèlement, le rôle des grandes cultures est questionné à la faveur d'un programme de recherche conclu par la publication : *Quelle biodiversité en zones de grandes cultures ?* (Petit et Burel, 1998) ;



– à la fin des années 1990, la problématique de gestion de l'espace rural, déjà très présente depuis le début de la décennie dans le débat public et la recherche, élargit la démarche du comité aux questions des transformations économiques et foncières, dues notamment aux mutations de l'agriculture. Ces nouvelles questions donnent lieu à un autre programme et à un nouvel ouvrage : *Dynamique de la biodiversité et gestion de l'espace* (Blondel, Quilichini *et al.*, 2001) ;

– au même moment, le rapprochement des enjeux scientifiques et gestionnaires à l'interface entre agriculture et environnement s'établit au travers de la mise en place des Mesures agri-environnementales (MAE) européennes. Ce sera l'objet du programme « Écologie et nouveaux modes de gestion du territoire », clôturé par un ouvrage collectif : *Environnement et gestion des territoires : l'expérience agri-environnementale française* (Billaud, 2002) ;

– et en 1999, une synthèse des recherches françaises à l'interface agriculture – biodiversité, est effectuée par Laurent Mermet et Xavier Poux (1999) à la demande du ministère. Dressant l'état des lieux du débat public et l'état de l'art des travaux scientifiques, le rapport suggère d'élargir les recherches menées jusqu'alors en envisageant différents modèles de gestion de la biodiversité agricole.

En offrant des lieux et des occasions de débat, cette succession de programmes a permis la production de résultats finalisés à côté de la construction d'objets de recherche plus fondamentaux. À travers un processus croisant les formes de légitimation scientifique, politique et administrative, s'est tissée la trame d'une communauté de questionnement toujours en mouvement. Et c'est de ce creuset que va émerger un nouveau projet mis en chantier au début des années 2000. En s'appuyant sur le cheminement intellectuel porté par des collectifs de recherche formant réseau, le programme Diva hérite de ces différentes histoires, plus ou moins longues, nouées autour d'opportunités institutionnelles, à l'interface entre biodiversité et agriculture et portées par des chercheurs autant que par des gestionnaires.

Ce nouveau programme de recherche porte un nom qui n'exprime que partiellement sa triple ambition : Diva (DIVERSité biologique et Agriculture). Il entend en effet explorer les liens entre l'action publique, l'agriculture et la biodiversité. Ses objectifs sont de « susciter des recherches contribuant à définir et/ou à mettre en œuvre des actions publiques qui répondent aux enjeux de préservation et de prise en compte de la biodiversité dans l'évolution de l'agriculture » (Barre et Baudry, 2006, p. 8). Cette phrase contracte à elle seule les nombreuses inflexions, mais aussi les consolidations de perspectives intervenues depuis la fin des années 1970 à travers les programmes précédents. Et elle appelle un positionnement spécifique, notamment dans le rapport aux terrains et aux pratiques de gestion des territoires.

Dans Diva, l'écologie côtoie désormais l'agronomie, la sociologie, mais aussi la géographie, l'économie, la science politique, l'anthropologie et le droit, la médecine vétérinaire et l'éco-toxicologie. Une communauté qui présente donc une grande diversité, laquelle résulte d'ailleurs d'un choix délibéré, énoncé dès l'appel

### Les projets de recherche engagés dans le programme Diva I (2003-2006)<sup>1</sup>

*Mutations des systèmes agraires, paysage et biodiversité. Une approche territoriale de l'impact des systèmes d'élevage extensif sur la diversité*

Responsable scientifique : Jacques Lepart, CNRS CEFE, Montpellier

*Impact du paysage itinérant sur l'organisation de la diversité et les flux biologiques au niveau du paysage*

Responsable scientifique : Thierry Tatoni, université Paul Cézanne d'Aix-Marseille

*Une nouvelle perspective sur les indicateurs de diversité végétale. Application à l'étude des conséquences de la déprise agricole et des valeurs d'usage des prairies (Indigo)*

Responsable scientifique : Éric Garnier, CNRS CEFE, Montpellier

*Contribution des milieux prairiaux à rotation pluri-annuelle au maintien de la biodiversité en plaine céréalière intensive. Évaluation des surfaces et durées de rotation optimales par modélisation et validation expérimentales par des Mesures agri-environnementales*

Responsable scientifique : Vincent Bretagnolle, CNRS, Chizé

*Analyse agronomique et écologique des unités spatio-temporelles pertinentes pour la gestion de la biodiversité*

Responsable scientifique : Jacques Baudry, unité SAD-Paysage, Inra, Rennes

*Biodiversité. Atout et/ou contrainte de développement pour l'agriculture des Alpes du Nord ?*

Responsables scientifiques : Raphaël Larrère, Inra, Ivry et Philippe Fleury, SUACI, Chambéry

*Rôle des rapaces nécrophages dans la gestion de l'équarrissage*

Responsable scientifique : François Sarrazin, CNRS-université Pierre et Marie Curie, Paris

*Quelle intégration de la biodiversité dans les politiques agricoles au niveau national ? Une analyse comparée de la France et de l'Angleterre*

Responsable scientifique : Xavier Poux, ASCA, Paris

*Natura 2000 et Contrats territoriaux d'exploitation. Analyse de deux modes de construction d'une problématique agriculture-conservation de la nature*

Responsable scientifique : Jean-Paul Billaud, CNRS, Nanterre

*Biodiversité et agriculture. Enjeux et perspectives pour la Politique agricole commune (PAC) de l'Union européenne*

Responsable scientifique : Sandrine Maljean-Dubois CNRS, CRIC université d'Aix-Marseille

1. Un programme Diva II a suivi, mis en œuvre au début 2007 et pour une durée de trois ans.

à propositions de recherches (*cf.* les différents projets en encadré). Et les disciplines mobilisées ne partagent que partiellement leur rapport à des terrains qui sont eux-mêmes extrêmement divers, à l'image des protocoles d'observation et des échelles prises en compte dans l'analyse. Ainsi, nombreux sont les chercheurs de Diva qui pratiquent une recherche de plein air au sens propre, c'est-à-dire sensible aux aléas des phénomènes naturels. Mais ce qui les rassemble est plutôt une recherche de plein air au sens figuré, par opposition à la recherche « confinée », selon la dichotomie mise en évidence par Michel Callon, Pierre Lascoumes et Yannick Barthe (2001), c'est-à-dire imbriquée dans les enjeux économiques et sociaux dans lesquels elle s'inscrit.

Au total, on constate donc bien des proximités, des similitudes, des partages de registres et de positionnements, liés à un champ d'études et à ses objets. Mais la communauté de recherche de Diva est aussi un ensemble aux contours flous, dont les éléments centraux ont en commun de nombreux traits tandis que ce partage devient plus ténu en allant vers les marges : au cœur, se construit une proximité de pratiques, une certaine culture de l'approche sensible d'une nature reliée à des objets agricoles, une vision systémique, une recherche de plein air en relation avec les acteurs et la prise en compte de pratiques effectives ; et en périphérie, des manières de faire attachées à d'autres traditions scientifiques, d'autres postures de recherche, mais en situation de dialogue avec les premières, car tous partagent la même tentative de réduire « l'incertitude irréductible (qui) est la marque des sciences de terrain » (Stengers, 1999).

## UNE ANIMATION SCIENTIFIQUE OUVERTE

Au fil du temps, le ministère de l'Environnement a pris pour habitude d'organiser des animations scientifiques transversales, dans un souci de réunir les équipes participant à ses programmes. Dans le cas de Diva, trois séminaires internes ont été tenus à Montpellier en 2003, à Chizé en 2004 et à Aussois en 2005, plus un colloque de restitution des résultats, ouvert au public à Rennes en 2006. Il faut ajouter à ces rencontres une formation juridique et une animation inattendue, intitulée : « Sommes-nous réflexifs ? ».

Cette question posée par Catherine Mougenot, lors d'une discussion précédant le lancement du programme, a suscité d'emblée un intérêt au sein du conseil scientifique. D'une façon involontaire, elle souligne en effet cette évidence : dans le travail de recherche, une sollicitation chasse l'autre, un projet entraîne de nouveaux, les tâches s'imposent dans l'urgence et se poursuivent au détriment de la prise de distance et de la mise en perspective. En bref, si les chercheurs consacrent beaucoup d'efforts à justifier leurs choix, à exposer leur démarche et à la situer par rapport à celles de leurs collègues, ils ne prennent que rarement le temps de revenir sur leur parcours et sur ce qui l'a motivé. La question « Sommes-nous réflexifs ? » a donné l'idée d'une réflexion transversale à confier à Catherine Mougenot. Une animation qui allait remettre en lumière le sens premier de ce terme, en proposant aux participants de Diva de répondre sur un mode narratif à ces quelques

questions : « Qu'est-ce qui nous importe, nous pousse, autrement dit, qu'est-ce qui nous anime ? », et pour les responsables du programme, cette réflexivité s'inscrivait dans le cadre élargi de l'action publique, à l'origine de Diva. Mieux, elle pouvait permettre de dégager les ressorts d'une « recherche impliquée » grâce à une réflexion sur l'action dans/par/pour/autour de/à côté d'une telle recherche.

Une cinquantaine de participants, chercheurs, membres du Conseil scientifique et du Comité d'orientation, plus quelques autres, se lancent donc dans cette aventure en 2003. Ce faisant, ils acceptent de raconter l'histoire de leurs idées, de leurs projets, du ou des programmes dans lesquels ils sont engagés, de leurs relations avec leurs collègues ou avec leurs partenaires extérieurs à la recherche, de leurs actions sur le terrain, etc. Alors que les chercheurs tiennent habituellement ce genre de conversation au hasard d'une rencontre auprès d'une photocopieuse ou devant une tasse de café, ils se lancent ici dans des récits d'une façon décidée, formelle (on prend rendez-vous, on enregistre) et en même temps tellement familière ! Et, ils racontent... mais en même temps, expliquent, justifient, argumentent... Et racontent à nouveau...

18

L'animation transversale « Sommes-nous réflexifs ? » est une expérience unique, distincte des animations scientifiques classiques. Ici, aucune centralisation des réunions n'est prévue, mais plutôt un éparpillement de rendez-vous, de la Savoie à la Bretagne, en passant par la Provence et la Vendée, Lyon et Montpellier, d'un bureau à l'autre, d'une salle de réunion à une bibliothèque, d'une cafétéria à un appartement ou à un bistrot, en passant par les ministères de l'Environnement, de l'Agriculture, ou l'ONCFS (Office national de la chasse et de la faune sauvage). Cette délocalisation d'un lieu à l'autre, d'un groupe ou d'une personne à une autre, avait néanmoins pour fil conducteur le programme Diva et ses séminaires annuels. Pas à pas, l'animation s'est ainsi construite, à travers les sujets qu'elle a abordés et les personnes, de plus en plus nombreuses, qu'elle a intéressées. Les conversations se sont multipliées (plus de trente), collectives ou individuelles, ressemblant alors aux « entretiens non directifs » des sciences sociales. Et les chercheurs se sont montrés bavards. En parlant pendant des heures, parfois des journées entières, certains décidant même de se revoir à plusieurs reprises.

### UNE SECONDE PRESSION À FROID...

Conçu comme dispositif d'animation, ce travail visait avant tout à offrir aux équipes et aux personnes concernées une occasion d'exercer leur réflexivité. Dans cette optique, les rencontres – et les discussions auxquelles elles donnaient lieu – se suffisaient à elles-mêmes. Et peut-être leurs enregistrements n'étaient-ils alors qu'un mouvement réflexe, une manie de sociologue... Ils n'avaient en tout cas pas de finalité claire, du moins dans un premier temps. Ce n'était qu'une trace, permettant aux participants de retrouver telle ou telle idée s'ils souhaitaient la retravailler. Toujours est-il que cet archivage a permis à l'auteure, invitée à présenter des éléments de synthèse de l'animation « Sommes-nous réflexifs ? », de tirer quelques fils relatifs au contenu des conversations.